

N 153
67



MÉMOIRES
DE GOËTHE.

II.



Se trouve aussi :

GALERIE DE BOSSANGE PÈRE, RUE DE RICHELIEU, N° 60 ;

BOSSANGE FRÈRES, RUE DE SEINE, N° 12.

107
MÉMOIRES
DE GOËTHER,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. AUBERT DE VITRY.

TOME DEUXIÈME.



931-5396

PARIS,

PONTHIEU, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 252 ;

RAPILLY, LIBRAIRE, BOULEVARD MONTMARTRE, N° 23 ;

GAUTIER, PALAIS ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 197.

MÉMOIRES

DE GOËTHE.

LIVRE TREIZIÈME.

Nous étions convenus avec Merk de nous retrouver dans la belle saison à Coblantz, chez madame de la Roche. J'avais envoyé mon bagage à Francfort; le nécessaire pour la route était embarqué sur la Lahn. Je côtoyais cette belle rivière, dont les rivages sont riches en aspects aussi agréables que variés. La résolution que je venais de prendre m'assurait une parfaite liberté d'esprit : mon cœur, moins libre à la vérité, s'occupait néanmoins des plus douces pensées. J'étais enfin dans cette situation d'âme qui nous fait trouver des charmes indicibles dans la contemplation d'une nature vive et animée : mes yeux, exercés à saisir les beautés pittoresques de la campagne, erraient avidement sur tous les objets que ma vue pouvait embrasser. J'admirais tour à tour les roches buissonneuses, les sommets des coteaux, dorés par les rayons du soleil; les châteaux

couronnant les hauteurs, et l'horizon vaguement terminé par l'azur lointain des montagnes.

Je suivais la rive droite du fleuve qui, coulant au-dessous de moi à une assez grande profondeur, m'était quelquefois dérobé par des prairies couvertes d'arbres touffus, et reparaisait ensuite en réfléchissant à mes yeux la lumière brillante du jour. Pourquoi avais-je mon couteau à la main ? c'est ce que j'ai complètement oublié ; mais ce que je me rappelle très-bien, il me vint tout-à-coup l'idée bizarre de le lancer dans la rivière, et l'idée plus bizarre encore de tirer de cette folie un présage pour le succès de mes vœux dans la carrière des arts. Je me dis : Si je vois mon couteau tomber dans l'eau, mes vœux seront accomplis : si les arbres me cachent sa chute, ce sera pour moi un avis de renoncer à mes projets (1). L'action suivit aussitôt la pensée ; je lançai avec force mon couteau dans le fleuve, mais j'eus sur-le-champ un exemple de ce double sens décevant des oracles, dont les anciens se sont plaints avec tant d'amertume. Les branches inférieures des arbres me dérobèrent le couteau, au moment de sa chute ; cependant je vis parfaitement l'eau rejallir à l'endroit où il était tombé. Je ne crus pas toutefois pouvoir interpréter en ma faveur

(1) On serait tenté de croire que Goëthe a voulu imiter ici J. J. Rousseau. Il n'est personne qui ne se rappelle l'humble aveu qu'il fait dans ses Confessions d'un accès de superstition non moins bizarre : il jouait son salut ou sa damnation, en lançant des pierres contre un arbre qu'il devait toucher pour être certain d'aller en paradis.

cette circonstance : je ne m'en suis pas moins livré à mes inspirations ; mais peut-être mes fréquentes alternatives de langueur et de zèle ont-elles accompli le véritable sens de l'oracle.

Ce voyage agréable me conduisit en quelques jours à Ems, où je m'embarquai sur la Lahn. Bientôt m'apparut le Rhin, ce fleuve majestueux, et depuis si long-temps célèbre. J'admirai sur ses rives la masse imposante d'Ehrenbreitstein. Au pied de cette forteresse, je contemplai le joli vallon appelé le Thal, dont l'aspect contraste agréablement avec l'effet que produit la vue du fort (1). C'était là que se trouvait la charmante habitation du conseiller intime de la Roche. Merk m'avait annoncé. Je reçus l'accueil le plus affectueux : on me traita bientôt comme un membre de la famille. Mes inclinations sentimentales, mon dévouement au beau sexe étaient mon passeport auprès de madame de la Roche. Ma gaité, un certain tact du monde, me faisaient bien venir de son mari. Quant aux demoiselles, j'avais auprès d'elles la recommandation de ma jeunesse.

De leur maison, située à l'extrémité du Thal, un peu au-dessus du fleuve, l'œil en suivait librement le cours ; des appartemens où ne manquait ni l'espace ni un air de grandeur, produisaient l'effet d'une belle galerie de peinture ; chaque fenêtre y servait comme de cadre à un tableau tracé par la nature, et que l'éclat du soleil colorait doucement à

(1) Le mot allemand *Thal* signifie vallon.

nos yeux. Jamais je n'ai mieux goûté le charme de matinées riantes et de magnifiques soirées.

Je ne fus pas long-temps le seul hôte de cette aimable famille : Leuchsenring (1) était attendu pour le congrès moitié sentimental, moitié littéraire, que présidait madame de la Roche. Il venait de Dusseldorf, et ne se fit pas long-temps désirer. Familier avec la littérature moderne, d'une humeur agréable, d'un caractère insinuant, appuyé sur la réputation que lui avaient fait ses voyages, et surtout son long séjour en Suisse, il s'était acquis beaucoup d'amis. Il apportait des portefeuilles remplis de correspondances confidentielles. Il y avait alors une franchise parfaite dans ce commerce épistolaire ; on laissait lire à la fois dans son propre cœur et dans le cœur d'autrui. L'indifférence des gouvernemens, et par conséquent la sûreté des lettres, la rapidité des communications, la modicité des taxes étaient autant d'encouragemens pour ces relations de l'esprit et de l'amitié.

On recueillait avec soin ces correspondances, et surtout les lettres des personnes célèbres ; on en lisait des fragmens dans des cercles d'amis. Cette initiation à tout ce que le monde moral offrait d'intéressant, remplissait le vide que la politique dont on avait cessé de s'occuper, laissait dans la conversation.

Les portefeuilles de Leuchsenring renfermaient des trésors de ce genre. On citait des lettres d'une

(1) Voyez les Notices biographiques.

demoiselle Julie Bondeli (1), renommée pour son grand sens, son mérite personnel, et comme l'amie de J. J. Rousseau. Quiconque avait eu quelque relation avec cet homme extraordinaire, participait à la gloire dont il était le dispensateur. Son nom était le lien qui réunissait partout un troupeau de fidèles.

J'étais l'un des auditeurs les plus empressés de ces lectures : elles me révélaient les mystères d'un monde inconnu pour moi ; elles me dévoilaient des événemens récents que j'avais vu se passer sous mes yeux, sans en démêler les causes. Tout, à la vérité, n'était pas d'un égal intérêt dans ces recueils, et M. de la Roche, qui portait dans les affaires comme dans le monde, de la finesse et de l'ironie, comparait ces espèces de confréries littéraires à celles des moines, aux dépens desquels, tout catholique qu'il était, on l'avait vu souvent s'égayer dans ses écrits. Il croyait voir le principal mobile de ces réunions dans l'intérêt que trouvaient des hommes de peu de valeur, à s'accrocher pour ainsi dire à de grands noms, association dont tout l'avantage était pour eux : aussi à peine ouvrait-on un portefeuille, que le plus souvent il disparaissait ; ou s'il lui arrivait d'assister à la lecture d'une lettre, on pouvait s'attendre de sa part à quelques traits moqueurs. Une fois, entre autres, il prétendit que ces correspondances, écrites pour le public bien plus que pour ceux à qui elles étaient adressées, le confirmaient dans l'idée que les dames surtout pourraient s'épargner les frais de

(1) Voyez les Notices biographiques.

la cire, et se contenter de fermer leurs lettres avec des épingles. Tout ce qui sortait du cercle d'une vie active était au surplus pour lui un sujet de plaisanteries du même genre; il était fidèle, en ce point, à l'esprit de son patron, le comte de Stadion, ministre de l'électeur de Mayence, homme très-peu fait, à coup sûr, pour inspirer à son élève aucun sentiment qui pût balancer en lui l'influence du monde et celle d'un caractère froid et calculateur.

Un seul trait suffira pour prouver le grand sens pratique du comte. M. de la Roche ayant perdu ses parens dans son enfance, ce ministre s'était attaché le jeune orphelin, et l'avait choisi pour disciple : il l'employait en même temps comme secrétaire : il lui confiait en cette qualité des dépêches à expédier, les lui faisait mettre au net, et quelquefois écrire en chiffres. Les lettres étaient ensuite cachetées, et revêtues des adresses de ceux à qui elles étaient destinées. Lorsque le jeune homme eut acquis avec les années la maturité nécessaire pour les travaux auxquels il s'était ainsi préparé, le comte le conduisit auprès d'un grand bureau où il lui fit voir toute cette correspondance, apprentissage de ses premières années, soigneusement conservée, sans avoir jamais été ouverte.

On n'approuvera pas autant un autre genre de travail auquel le comte avait formé son disciple. M. de Stadion avait voulu, pour s'épargner souvent la peine d'une correspondance autographe, que le jeune la Roche s'exerçât à l'imitation parfaite de son

écriture ; mais il ne se borna pas à lui faire employer ce talent pour les affaires, il lui confia aussi le soin de sa correspondance amoureuse. Le comte aimait avec passion une dame aussi distinguée par son esprit que par sa naissance. Tandis qu'il passait auprès d'elle d'agréables momens, dont il prolongeait le plus qu'il pouvait la durée, son secrétaire, assis à son bureau, exerçait sa verve à forger les lettres les plus passionnées. Le comte, après avoir fait son choix, envoyait encore, avant de se mettre au lit, une épître amoureuse à sa bien-aimée, qui se croyait ainsi l'objet d'un feu inextinguible. Une pareille expérience n'avait pas dû donner au jeune secrétaire une haute idée des lettres d'amour.

M. de la Roche, placé successivement au service de deux électeurs ecclésiastiques, n'en avait pas moins conçu une haine irréconciliable contre la cour de Rome. Témoin de l'ignorance et de la grossièreté des moines allemands, et des obstacles qu'ils opposaient à toute espèce de civilisation, il les avait pris de bonne heure en aversion, et cette antipathie n'avait fait que se fortifier avec le temps. Ses lettres sur le monachisme produisirent un grand effet : elles furent très-favorablement accueillies de tous les protestans, et même d'un grand nombre de catholiques.

Quoique notre cher hôte affectât un éloignement très-prononcé pour tout ce que l'on qualifie de sentiment, et que pour ce qui le concernait lui-même, il en repoussât jusqu'à l'apparence, il ne dissimu-

lait cependant pas sa tendresse vraiment paternelle pour l'aînée de ses filles. Une taille peu élevée, mais élégante; une tournure pleine d'aisance et d'agrément; des yeux noirs, un teint clair et d'un éclat sans égal la rendaient en effet très-attractive. Quant à lui, occupé comme il l'était, et n'ignorant pas que c'était surtout pour sa femme que l'on venait dans sa maison, il prenait peu de part aux plaisirs de la société qui s'y réunissait; mais à table, sa conversation était joyeuse et animée, et il tâchait de dégager au moins l'heure du repas de cette atmosphère sentimentale, dont sa femme cherchait au contraire à envelopper tout ce qui l'entourait.

Une longue carrière, signalée par de nombreux écrits, a rendu madame de la Roche respectable aux yeux de tout Allemand. Je ne saurais à qui comparer cette personne vraiment singulière; grande, et d'une taille élancée et délicate, elle a su conserver jusque dans un âge avancé une certaine élégance de tournure qui tenait le milieu entre l'air de grandeur d'une dame de haut parage et la dignité modeste d'une bourgeoise respectable. Sa manière de se costumer fut long-temps la même, et le petit bonnet à papillons, qui formait toute sa coiffure, lui allait à merveille. Une robe de couleur brune ou grise lui donnait un air de gravité très-convenable à son caractère. Elle parlait bien, et savait intéresser par une expression juste et vraie des sentimens qu'elle éprouvait. Elle traitait, du reste, tout le monde avec une égalité parfaite, et rien ne semblait

pouvoir altérer le calme habituel de son caractère, ni lui causer une impression pénible. C'était toujours avec la même tranquillité qu'elle rendait à son mari badinage pour badinage, à ses amis tendresse pour tendresse, à ses enfans amour pour amour. Le bien ou le mal dans ce monde, la perfection ou les défauts des ouvrages de littérature étaient sans influence sensible sur son humeur. Ce fut à cette manière d'être qu'elle dut la constance avec laquelle elle supporta jusque dans un âge avancé, des chagrins et des revers trop fréquens. Ses deux fils, d'une beauté éblouissante dans leur enfance, avaient seuls le pouvoir de lui faire oublier souvent son protocole, et d'obtenir de son cœur maternel l'expression d'un vif attachement.

Le temps que je passai dans cette société s'écoula très-agréablement pour moi jusqu'à l'arrivée de Merk et de sa famille. L'aînée des demoiselles de la Roche me plaisait beaucoup : rien de plus délicieux que d'éprouver une passion nouvelle, lorsque les feux dont on brûlait auparavant ne sont pas encore éteints. Ainsi l'on voit avec plaisir, au moment où le soleil va disparaître, l'astre des nuits s'élever du côté opposé de l'horizon : on se réjouit alors du double éclat des deux flambeaux du firmament.

Les amusemens ne nous manquaient ni au dedans ni au dehors de la maison. Nous escaladions en deçà du fleuve la forteresse d'Ehrenbreitstein, et la Chartreuse au-delà du Rhin. La ville de Coblenz, le pont sur la Moselle, les promenades sur l'eau ne

nous offraient pas des distractions moins agréables.

Toutefois les plaisirs que nous goûtions n'humanisèrent pas entièrement l'humeur farouche de Merk. A peine eut-il entendu lire quelques-unes de ces lettres dont on nous régalaît souvent, qu'il donna carrière à sa verve moqueuse sur le contenu, sur les auteurs de ces épîtres, et sur leurs correspondances. Il me dévoila en particulier le manège de ces hommes qui, sans autres qualités que de l'adresse et une capacité médiocre, s'efforcent de produire quelque effet à l'aide de leurs nombreuses liaisons, et parviennent ainsi à se procurer une sorte de consistance dans le monde. J'ai depuis fréquemment rencontré de ces parasites littéraires, changeant souvent de lieu, s'introduisant partout, et ayant besoin, pour qu'on les remarque, du jour favorable de la nouveauté; gens qui usent sans réserve des privilèges du voyageur, et sont trop souvent le fléau des hommes casaniers.

A dater de cette époque, nous prîmes à tâche de démasquer cette espèce d'aventuriers, qui jettent l'ancre devant chaque ville, et, à tout le moins, s'emparent de quelques familles, pour exercer sur elles leur dictature. Je tournai en dérision le patelinage de l'un de ces bons compagnons, dans une petite pièce que j'intitulai *le Père la Bouillie*. La suffisance et la rudesse d'un autre me fournirent une espèce de farce, sous le titre *du Satyre*, ou *le Singe déifié*. Si ces facéties ne frappent pas tout-à-fait juste, au moins y trouve-t-on de la gaieté.

Les élémens dont se composait notre petit cercle, s'amalgamaient au reste assez bien. Unis par la conformité des mœurs et des goûts, nous trouvions dans la maîtresse de la maison une conciliatrice à la vérité légèrement attentive à ce qui se passait autour d'elle, et toute occupée de son monde idéal; mais sachant le rendre accessible par l'expression affectueuse de la bienveillance; habile à calmer les petites passions, et à aplanir toutes les difficultés qui naissent de la diversité des caractères.

Merk ayant annoncé l'époque de son départ, la société se sépara en bonne harmonie. Je descendis le Rhin avec lui et sa famille : nous jouissions avec délices de la variété infinie des objets, dont un temps magnifique augmentait encore la beauté, et de ces aspects toujours nouveaux qui semblaient rivaliser entre eux de grandeur et d'agrément. Puisse le lecteur, en trouvant ici les noms de Rheinfels et de Saint-Goar, de Bacharach, de Bingen, d'Elfeld et de Biberich, avoir, ainsi que moi, d'agréables souvenirs à se rappeler.

En dessinant avec application les sites variés de ces rives majestueuses et pittoresques, nous les avons gravés dans notre mémoire. Les confidences multipliées dont ce voyage assez long fut l'occasion, avaient aussi resserré le nœud qui nous unissait, Merk et moi : son ascendant s'en accrut, et je devins pour lui un compagnon agréable dont il ne pouvait plus se passer. En me donnant un coup-d'œil plus juste et plus fin, la contemplation de la nature me ra-